



Gisèle Sapiro

La réception de l'œuvre de Zeruya Shalev en France

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Gisèle Sapiro, « La réception de l'œuvre de Zeruya Shalev en France », *Yod* [En ligne], 20 | 2015, mis en ligne le 26 février 2016, consulté le 01 mars 2016. URL : <http://yod.revues.org/2432> ; DOI : 10.4000/yod.2432

Éditeur : INALCO

<http://yod.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://yod.revues.org/2432>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Yod - Revue des études hébraïques et juives est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

La réception de l'œuvre de Zeruya Shalev en France

The Reception of Zeruya Shalev's Novels in France

התקבלותם של הרומנים של צרויה שלו בצרפת

Gisèle Sapiro

Sociologue

CESSP-CSE, EHESS, Paris Sciences et Lettres

Je remercie la maison Gallimard, et en particulier Jean Mattern,
pour m'avoir permis de consulter ses dossiers de presse.

D'abord perçue en France dans le cadre communautaire juif, la littérature israélienne a conquis à partir des années 1970 son autonomie pour s'affirmer comme une littérature nationale à part entière dans les représentations de la critique française (Sapiro, 2002). Initialement restreinte - mis à part Agnon, lauréat du prix Nobel en 1966 -, à David Shahar et aux trois représentants de la génération de l'État (Amos Oz, Yoram Kaniuk, A. B. Yehoshua), l'importation de cette littérature se diversifie, notamment par le nombre d'éditeurs et de traducteurs, dans les années 1980, marquées par la politisation de la réception, surtout avec l'avènement de la première Intifada (moment où l'on traduit *Le Vent jaune* de David Grossman, avant *Voir ci-dessous amour*). Cette politisation culmine avec les accords d'Oslo. Certes, la critique respecte l'autonomie de la littérature par rapport aux conditions politiques et n'en attend pas de messages idéologiques, mais elle souligne l'engagement pacifiste de leurs auteurs, parfois en l'exagérant (on compare Amos Oz à Sartre, par exemple).

Les années 1990 sont marquées par un début de féminisation de la littérature traduite de l'hébreu - sachant que les écrivaines sont généralement moins représentées

dans la circulation internationale des œuvres -, avec des auteurs comme Orly Castel-Bloom, Alona Kimhi, Zeruya Shalev, Dorit Rabinian, Yael Hedaya. Le cas de Zeruya Shalev donne à voir comment cette nouvelle génération d'écrivaines a été accueillie.

Les critiques peuvent être classées selon leur taille (articles courts, moyens, longs), le type de tribune (presse nationale, régionale, communautaire – ici juive –, spécialisée – en l'occurrence féminine), le sexe du critique, à une époque de féminisation de la critique (ce qui soulève la question : la critique est-elle genrée ?). En essayant de tenir compte de ces éléments dans la mesure du possible, je m'intéresserai ici surtout au contenu de ces critiques autour de quatre axes : la dimension morale, la mise en perspective socio-politique, l'attention à la forme, les références littéraires mobilisées, auxquelles j'ajouterai, pour le premier, les effets sur le lecteur.

Dans ma recherche antérieure sur la réception de la littérature israélienne en France, j'ai réparti ces critiques selon deux axes : universalisme vs. particularisme, politisation vs. dépolitisation. En croisant ces deux axes, on distingue des lectures plus historiques, des lectures ethnographiques, des lectures exotiques et des lectures esthètes. Dans le cas de Shalev, ces différentes lectures cohabitent, même si en définitive, c'est la lecture esthète (universaliste et relativement dépolitisée) qui s'impose.

***Vie amoureuse* : un parfum de scandale**

Traduit par Rosie Pinhas-Delpech, *Vie amoureuse* rencontre un assez large écho pour un premier roman d'une écrivaine étrangère inconnue publiant dans une langue périphérique. Certes, la littérature hébraïque a acquis à cette date une reconnaissance qui incite les éditeurs à investir dans la découverte de nouveaux auteurs et éveille la curiosité des critiques. La parution du roman chez Gallimard, dans la prestigieuse collection « Du monde entier », n'est pas pour rien dans le succès d'estime qu'il obtient. Assez large, la couverture médiatique va du pôle de circulation restreinte, représenté par la presse intellectuelle, au pôle de grande circulation, notamment la presse féminine¹. Et de fait, les ventes semblent avoir suivi de façon plus que satisfaisante pour l'éditeur : *Vie amoureuse* sera tiré à 6500 exemplaires, ce qui est un véritable succès pour un premier roman de littérature étrangère en France, surtout en provenance d'une langue périphérique (les tirages dépassant rarement 1500 ou 2000), même si ce chiffre peut paraître dérisoire

1. J'applique ici à la critique les concepts de Pierre Bourdieu (1992) qui oppose pôle de grande production/circulation et pôle de production/circulation restreinte des champs de production culturelle, le premier étant régi par la loi du marché quand les critères de qualité sur le plan intellectuel et esthétique prévalent au second.

comparé au très vaste succès rencontré par le livre en Allemagne, où l'auteure a été adoubée par le célèbre critique Marcel Reich-Ranicki dans l'émission « Das literarische quartett ». L'étude de sa réception donne à voir comment un nouvel auteur étranger est « installé » dans le paysage littéraire français et quels sont les traits distinctifs qui justifieront la poursuite de l'investissement de l'éditeur ainsi que de l'intérêt de la critique dans cette écrivaine.

Morale(s)

Du point de vue de la morale, nombre de critiques signalent le scandale provoqué par *Vie amoureuse* en Israël, où il s'était déjà vendu à 60.000 exemplaires au moment de sa sortie en France. Cette « réputation sulfureuse » suffit à attirer l'attention de la critique, qui utilise cet argument pour intéresser le public. Comme le souligne l'écrivain Bertrand Leclair dans *Les Inrockuptibles* : « Certes, cette qualité scandaleuse du roman donne surtout la mesure de la timidité de la littérature israélienne : aucune des scènes de sexe ne pourrait prétendre choquer en Europe. »² Et de fait, Zeruya Shalev fait partie d'une génération de femmes qui comme Alona Kimhi, Yaël Neeman et quelques autres, ont introduit l'érotisme dans la littérature israélienne, où il avait été fortement réprimé jusque-là (Ben-Ari, 2006). Dans *La Quinzaine littéraire*, Norbert Czarny parle du « dernier tango à Jaffa », expliquant en quoi ce roman a pu choquer dans son pays :

La crudité des scènes érotiques, l'évocation des corps dans ce qu'ils ont de plus intime, les métaphores et comparaisons qui assimilent le sperme et l'homme qui l'émet à la bave d'escargot et à une chaussette fripée et dégoulinante, tout cela n'est pas ordinaire dans la littérature israélienne. Sans être puritaine, celle-ci traite de l'intime avec pudeur, ou en se référant au fond biblique et aux ressources de l'image³.

Mais ce ne sont pas tant les scènes de sexe que l'intrigue elle-même qui fait scandale : les amours adultérins d'une jeune femme avec un vieil ami de son père. Comme le décrit vulgairement le critique de la revue féminine *Biba* :

L'ami de papa est trop désirable. Un peu vieux beau ? Un peu pervers ? Peu importe. Pour lui, Ya'ara fout en l'air son mariage, bousille ses études et accepte des expériences infamantes. Ce roman

2. Bertrand Leclair, « L'état », *Les Inrockuptibles*, 23 mai 2000.

3. Norbert Czarny, « Enquête d'amour », *La Quinzaine littéraire*, p. 16-31 juillet 2000.

a fait scandale en Israël, parce qu'il donne à voir – sans baratin ni voyeurisme – les transgressions d'une jeune femme « bien sous tous rapports », que la passion égare⁴.

Le thème de l'égarément, de la passion irrationnelle, certes présent dans le roman, qui reste cependant ambigu comme dans *Madame Bovary*, est repris par les critiques du pôle moralisateur. Ainsi, Alexandre Fillon décrit dans *Figaro Madame* la chute de cette femme qui plonge « au plus profond de ses démons, oubliant en chemin toute sa raison ». Et de conclure : « Le spectacle captive et inquiète. »⁵ De même, le ou la critique de *Femme* explique : « La fascination irrationnelle de Ya'ara va crescendo. [...] Les histoires d'amours finissent mal, alors les passions on ne vous raconte pas... »⁶ Si la connotation incestueuse ajoute au scandale, l'évocation des causes de cette passion suffit parfois à relativiser le jugement moral : « La passion par ennui ; ennui conjugal, ennui personnel, besoin de vibrer, de vivre autre chose », explique Nathalie Sprung dans *Mila, Revue de la Wizo*⁷.

À l'opposé de la morale conventionnelle, quelques critiques voient dans ce roman l'histoire d'une émancipation. Ces critiques sont des hommes. Manuel Carcassonne, qui a fait des études de lettres à Paris IV et qui est alors critique au *Point* et au *Figaro littéraire* tout en étant directeur littéraire de Grasset, titre son article dans *Le Figaro littéraire* « Sous la kippa, la transgression » :

Une énième version de Lolita ? C'est, racontée par l'héroïne, pruderie et provocation, caresse et orgasme simulé, la chronique d'une absolue désillusion, en même temps que la conquête de la liberté. [...] Où est le scandale dont nous parlions ? L'inceste, le mépris de la Loi, la mort mêlée au plaisir sont des motifs qui ne cessent jamais de briller sombrement sous ce continuum masochiste. Sous la kippa, la transgression. Sous les citations de la Bible, que d'allusions à des souffrances intimes⁸.

Dans *Le Nouvel Observateur*, Pascal Bruckner voit dans le roman « un éloge du désir comme antidote à la routine familiale et à la normalité sociale ». Il situe

4. R. Ba., « Vie amoureuse », *Biba*, août 2000.

5. Alexandre Fillon, *Figaro Madame*, 24 juin 2000.

6. « Le plus passionné », *Femme*, juillet 2000.

7. Nathalie Sprung, « Actualité littéraire israélienne », *Mila, Revue de la Wizo*, juin 2000.

8. Manuel Carcassonne, « Sous la kippa, la transgression », *Le Figaro Madame*, 29 juin 2000.

ce roman à l'opposé du récit érotique comme « annexe de l'exhibitionnisme » qui prévaut selon lui sous nos climats où il est « devenu chic de se dire pervers ». Dans ce roman « fort et magnifique », Zeruya Shalev « confirme d'abord que le libertinage pour s'affirmer doit faire référence, fût-ce de manière parodique, à un interdit, qui est ici omniprésent ». Selon lui, « le charme de ce récit scabreux tient tout entier au décalage entre les rêves de midinette de la narratrice – elle est elle-même mariée à un jeune homme insignifiant qu'elle essaie désespérément d'aimer et qu'elle baptise 'roubignolles flasques' - et son goût pour l'expérimentation érotique ». Et Pascal Bruckner de poursuivre :

Rarement on aura si bien exprimé l'ennui du couple (en même temps que sa nostalgie romantique), le gnanngnan conjugal, les époux comme « deux wagons abandonnés sur la voie ferrée et qui s'entrechoquent dans l'acte amoureux » [...]. Ce livre, « ce coup de poing » littéraire, lancé dans la figure du puritanisme, a fait scandale en Israël en même temps qu'un triomphe. Mais l'auteur a l'habileté de ne pas énoncer un message ou de militer platement pour l'amour libre, elle n'est pas un de ces nouveaux curés du désir qui tonnent en chaire contre l'abstinence et nous ordonnent de jouir, toutes affaires cessantes⁹.

Sa conclusion restitue l'ambiguïté du roman :

Ne reste alors, pour éponger les regrets de ceux qui ont sacrifié leurs désirs au profit des convenances et les remords de ceux qui ont trahi leurs proches au nom du désir, qu'à se réfugier dans l'espace de la bibliothèque et des légendes qui mettent en scène sans les juger les folies du cœur des hommes¹⁰.

Bertrand Leclair est cependant le seul à faire le lien entre cette émancipation et la reprise de la thèse sur la destruction du temple, non comme un refuge mais comme un aboutissement, son expérience lui permettant d'opérer « un retournement complet de la morale ancestrale tirée de ces légendes »¹¹.

En revanche, peu de critiques ont touché à un des thèmes centraux du roman : la mise en relation de la vie affective et surtout de la sexualité avec l'histoire

9. Pascal Bruckner, « Le roman qui a scandalisé Israël », *Le Nouvel Observateur*, 8 juin 2000.

10. *Ibid.*

11. Bertrand Leclair, « L'étau », *Les Inrockuptibles*, 23 mai 2000.

familiale. Certains ont relevé la liaison de l'amant avec la mère de Ya'ara, mais la mort du petit frère, qui hante Ya'ara et explique sa fragilité affective ainsi que son attirance pour les hôpitaux est à peine mentionnée.

Mise en perspective

Ce sont surtout les hommes qui interrogent la morale du récit ou sa signification par rapport au contexte sociopolitique. En Suisse, dans *Le Temps*, André Clavel évoque une nouvelle génération, dont beaucoup de femmes (il cite Ronit Matalon, Orly Castel-Bloom, Shulamit Lapid), qui ont pour point commun :

Le refus des messages. La volonté de célébrer le présent, loin des embrigadements idéologiques et des hantises politiques de leurs aînés. Pour la première fois, ces femmes ont décidé de ne plus porter sur les épaules le fardeau de l'Histoire. Elles veulent exalter l'éphémère, congédier les fantômes du passé. Au mur des Lamentations, elles préfèrent l'abbaye de Thélème. C'est le cas de la très incorrecte Zeruya Shalev, qui parle de sexe avec un culot et une impudeur réjouissants¹².

Plus qu'une libération, certains y voient une remise en cause des mythes de la construction de l'État et des traditions. Ainsi, Manuel Carcassonne explique dans *Le Figaro littéraire* :

Voici un individualiste au pays de l'effort collectif. Voici une femme libre de son plaisir. Voici une fille de pionniers déambulant offerte dans les rues de Jérusalem, là où de pieux barbus serrent entre leurs bras des torahs millénaires. Voici la bienséance, la famille, le bonheur au foyer, l'esprit de groupe, la religion, le culte des morts, toutes valeurs fondatrices d'une citoyenneté et d'une appartenance, réduites à rien, niées, moquées, retournant à la poussière d'une terre biblique¹³.

Norbert Czarny dans *La Quinzaine littéraire* souligne le contraste entre le contexte politique et l'univers du roman :

La déflagration laisse un paysage de ruine et dans un pays qui a connu la guerre dans ce qu'elle a de plus concret, avec ses bombes et

12. André Clavel, « Zeruya Salev fait voler les tabous en éclats », *Le Temps*, 24 juin 2000.

13. Manuel Carcassonne, « Sous la kippa, la transgression », *Le Figaro littéraire*, 29 juin 2000.

ses cadavres, ce qu'écrivit Zeruya Shalev peut susciter le malaise. Les personnages qu'elle met en scène ne sont pas des héros. [...] Rien en somme de ce qui fait la légende d'Israël n'apparaît dans le roman. Ce sont au contraire la confusion des origines, les rancœurs mesquines, les signes d'un destin ténébreux qui émaillent l'existence des personnages¹⁴.

Et Bertrand Leclair de conclure : « [...] c'est le mythe d'Israël qui est en jeu »¹⁵. L'histoire et le contexte politique acquièrent ainsi une portée universelle.

Forme et style

Nombre de critiques soulignent l'originalité du style de Zeruya Shalev¹⁶, mais peu d'entre eux prennent la peine de dire en quoi il est original. Certains parlent au mieux d'écriture « nerveuse » ou de phrases « sinueuses » (les critiques s'inspirant souvent les unes des autres).

L'humour est plus rarement signalé. Il l'est par Alexandre Fillon, dans *Figaro Madame*, qui trouve le livre « curieux » :

Le curieux livre [...] de Zeruya Shalev frappe par son écriture nerveuse, sa forte dose d'humour pour décrire des situations difficiles et sa volonté de ne rien cacher des sentiments de sa narratrice troublée, fussent-ils parfois à la limite du pathétique¹⁷.

La critique du magazine féminin *Biba* fait une analyse plus sophistiquée :

Zeruya Shalev joue de tous les registres du rêve éveillé et puise dans les légendes de la Bible des résonances quasi philosophiques. Ce qui rend sa *Vie amoureuse* bien plus féconde que la toquade de la pauvre Ya'ara¹⁸.

Mais ces exemples sont assez rares dans la presse féminine. C'est évidemment dans la presse destinée au public cultivé, au pôle de circulation restreinte du champ

14. Norbert Czarny, « Enquête d'amour », *La Quinzaine littéraire*, 16-31 juillet 2000.

15. Bertrand Leclair, « L'étau », *Les Inrockuptibles*, 23 mai 2000.

16. « Dans un style très personnel l'écrivaine évoque avec subtilité et vivacité un thème très classique : l'adultère. », Nathalie Sprung, « Actualité littéraire israélienne », *Mila, Revue de la Wizo*, juin 2001.

17. Alexandre Fillon, « VA de ZS », *Figaro Madame*, 24 juin 2000.

18. R. Ba., « Vie amoureuse », *Biba*, août 2000.

de la critique, que les qualités formelles de l'œuvre sont le plus mises en avant, promouvant une lecture esthète de l'oeuvre. Norbert Czarny explique ainsi dans *La Quinzaine littéraire* :

Le roman est tissé d'allusions, de parallèles et de renvois au passé biblique ou, plus prosaïquement, à des faits divers qui éclairent d'un autre jour l'expérience de Ya'ara. Lisons simplement ce roman très bien écrit, dont les phrases sinueuses et rapides traduisent les méandres d'une conscience déchirée, comme le roman d'une génération désorientée face aux rêves perdus, aux silences et mensonges de leurs parents¹⁹.

Pascal Bruckner dans *Le Nouvel Observateur* souligne la pratique du télescopage des formes du récit, dialogue, description, rêveries :

Rien de mieux pour faire pièce à la colossale routine des familles comme à l'intense bourdonnement de la normalité que de court-circuiter les procédures habituelles de la séduction, que de multiplier les sensations vertigineuses, même s'il faut ensuite en payer le prix fort. A quoi répond dans l'écriture la pratique du télescopage, des genres qui s'entrecroisent – dialogue, description, rêveries – comme si l'on était pris dès les premiers mots dans une immense parole familiale, une longue chaîne de culpabilité et de déception qui mêle querelles et aspirations des parents et des enfants²⁰.

Bertrand Leclair dans *Les Inroductibles* est le seul à analyser la composition du roman, qui va à rebours de « la mécanique du conte traditionnel ».

Avec beaucoup de subtilité et une vivacité rare, *Vie amoureuse* prend le lecteur à revers en biaisant, dès les premières lignes, la mécanique du conte traditionnel. Alors qu'en ce dernier il est d'usage d'entamer un récit devant une porte étrange que l'on franchit pour basculer dans un univers inconnu, la porte qui s'ouvre devant la narratrice, à la première ligne, lui est parfaitement familière puisqu'elle donne sur l'appartement de ses parents, mais elle n'en donne pas moins, ce jour qui était « une fois », sur l'effondrement des cer-

19. Norbert Czarny, « Enquête d'amour », *La Quinzaine littéraire*, 16-31 juillet 2000.

20. Pascal Bruckner, « Le roman qui a scandalisé Israël », *Le Nouvel Observateur*, 8 juin 2000.

titudes fallacieuses qui recouvraient jusqu'alors un chaos soudain révélé. C'est cet effondrement que raconte le roman – qui du même coup constitue le « reste » de l'opération²¹.

Leclair insiste aussi sur l'enchevêtrement de voix dialoguées dans le fil de la narration.

Références

Les références mobilisées sont plus destinées à faire écho dans l'imaginaire des lecteurs français qu'à s'interroger sur les sources et les modèles qui ont inspiré l'auteure. Plusieurs critiques font référence à *Lolita* (*Tribune juive* titre « Lolita à Jérusalem »²²), bien que Ya'ara ne soit pas mineure et qu'elle soit mariée.

Dans *Voici*, on cite d'autres livres ayant fait scandale qui sont des chefs d'œuvres : *Lolita*, *Histoire d'O*, *Tropique du cancer*, *American Psycho V*... Selon le critique, *Vie amoureuse* « pourrait incarner une sorte de Bovary trash, un conte pervers, drôle et horrible, à mi-chemin entre Philip Roth et Virginie Despentes (si, c'est possible) »²³. Enfin, pour le critique belge Alain Delaunois, le livre évoque les « éblouissants délires d'un Philip Roth féminin, à la verve comique d'un Bohumil Hrabal, à la rage froide d'un Thomas Bernhard »²⁴.

Effets sur le lecteur

Alors que l'approche en termes d'effets fut centrale dans la critique jusqu'au milieu du xx^e siècle, notamment pour évoquer les effets nocifs des œuvres, très peu de critiques se posent la question des effets sur le lecteur. Je n'en ai trouvé que deux, d'ailleurs aux pôles opposés du champ de la critique, l'un au pôle de grande circulation dans *Elle* et l'autre au pôle de circulation restreinte dans les *Inrockuptibles*. Dans *Elle*, Monica Sabolo écrit :

Zeruya Shalev, merci. Nous qui étions proches de l'abrutissement, étalées sur le sable comme des méduses décérébrées, nous voilà vibrantes, secouées, le cœur en travers de la gorge. Après la lecture de votre roman, on reste le regard fixe et l'on n'a plus le cœur à danser la samba sur les tables du bar de la place. [...] Avec ce récit

21. Bertrand Leclair, « L'étau », *Les Inrockuptibles*, 23 mai 2000.

22. Yaël Lalou, « Lolita à Jérusalem », *Tribune juive*, 27 juillet 2000.

23. « 5 raisons d'acclamer Zeruya Shalev », *Voici*, 3 juillet 2000.

24. Alain Delaunois, « Shalev, le désir jusqu'à l'obsession », *MAD*, Belgique, 2 août 2000.

envoûtant et douloureux, Zeruya Shalev nous laisse sur le carreau. Heureusement qu'on est en vacances, parce que, maintenant, il va falloir récupérer²⁵.

Au pôle de circulation restreinte, Bertrand Leclair réfléchit à la place que le récit, par sa forme et son procédé, laisse au lecteur, la façon dont il l'engage :

En parfait adéquation avec la narration, la prose de Zeruya Shalev arrache son lecteur à lui-même, au rythme même de l'arrachement que subit son héroïne, mue par une force inconnue d'elle et pourtant toute intérieure, contre laquelle elle tente vainement de se révolter. Les phases sont souvent très longues, mais cette longueur se justifie, plus que par une construction complexe ou intrinsèquement sinueuse, par une peur évidente, chez la narratrice, de mettre des points dans son récit. Cela conduit à une débauche de virgules sur lesquelles le lecteur vient à peine de reprendre souffle, et donne cette illusion de panique, de course poursuite où l'on risquerait sa vie à faire une pause, quand bien même flash-back et interrogations existentielles viennent savamment ponctuer la course pour permettre au lecteur de reprendre parfois haleine. De fait, on a très vite le sentiment que la narratrice court plus vite que sa pensée, ce qui au fil des pages creuse un écart où le lecteur trouve sa place. Tandis que Ya'ara devient une autre sans rien comprendre aux mutations dont elle est la proie, le lecteur la précédant de quelques phrases en vient à occuper l'espace ainsi libéré : à prendre à son compte le destin de la jeune femme. Cela fonctionne d'autant mieux qu'encore une fois la maîtrise de Zeruya Shalev est parfaitement dissimulée, que l'étau se resserre autour des deux fils principaux, l'abandon et la culpabilité, pour mener le lecteur à épouser le constat sur lequel débouche Ya'ara à la toute fin du volume. Ce constat va lui permettre d'écrire une thèse qui s'annonce remarquable alors qu'elle en avait même abandonné le projet. Cette thèse portera sur une lecture paradoxale des légendes de la destruction du Temple, et un retournement complet de la morale ancestrale tirée de ces légendes²⁶.

25. Monica Sabolo, « Lectrice mon amie », *Elle*, 7 août 2000.

26. Bertrand Leclair, « L'étau », *Les Inrockuptibles*, 23 mai 2000.

Cette réception aux deux pôles de la critique, celui de la grande circulation et celui de la circulation restreinte, a permis d'installer Zeruya Shalev dans le champ littéraire français, à la fois comme écrivaine exigeante et comme romancière un peu sulfureuse, susceptible d'atteindre un public plus large. Quand paraît *Mari et femme* deux ans plus tard, elle n'est déjà plus une inconnue.

***Mari et femme* : roman de l'individu ou parabole politique ?**

Mari et femme a obtenu le Prix Amphi de l'Université de Lille, décerné par un jury d'étudiants et de professionnels à l'auteure et à la traductrice, Laurence Sendrowicz. Cette fois, le travail de la traductrice est plus souvent mentionné dans les recensions (ce qui est rare dans les critiques de littérature étrangère). Nathalie Crom lui rend hommage dans *La Croix*. Même dans *Centre France*, Daniel Martin écrit : « On ne remercie jamais assez les traducteurs. La manière dont Laurence Sendrowicz restitue la prose de Zeruya Shalev est étonnante. Epatante²⁷. » La réception de ce roman permet de rectifier l'image sulfureuse qui était associée à Shalev à la sortie de *Vie amoureuse*.

Mise en perspective

Ce roman dément en effet, selon Marc Weitzman dans *Les Inrockuptibles*, « la réputation – fausse – d'auteur érotique » que *Vie amoureuse* a valu à Zeruya Shalev. Il ajoute de façon assez juste : « (Si vous êtes une femme et que votre personnage principal est une femme dotée d'une vie sexuelle à peu près conséquente, on dira de vous que vous écrivez des romans érotiques.) »²⁸

Nombre de critiques soulignent, reprenant un argument de l'éditeur et de l'auteure dans un entretien au *Monde des livres* du 22 février 2002, que ce roman comme le précédent sont centrés sur l'individu. Zeruya Shalev « fait partie de cette nouvelle génération d'auteurs israéliens – parmi lesquels les très talentueux Alona Kimhi et Etdar Keret – qui ont laissé à leurs aînés le soin de parler de conflits religieux et politiques, quand eux s'intéressent davantage aux crises intérieures et drames personnels », explique Emilie Grangeray dans *Le Monde des livres*²⁹.

Le roman ne contient aucune référence à la Shoah ni au conflit israélo-palestinien, souligne Marianne Rubinstein dans *Pages des libraires*, comme si ces réfé-

27. Daniel Martin, « Le couple en coupe », *Centre France*, 27 janvier 2002.

28. Marc Weitzmann, « Chaînes conjugales », *Les Inrockuptibles*, 22 janvier 2002.

29. Emilie Grangeray, « Misères conjugales selon Zeruya Shalev », *Le Monde des livres*, 22 février 2002.

rences étaient omniprésentes dans la littérature hébraïque, ce qui n'est évidemment par le cas³⁰. Nathalie Crom commente de son côté dans *La Croix* :

Israélienne, plongée de ce fait, au jour le jour, dans l'interminable et violente crise que l'on sait, Zeruya Shalev, écrivain de son état, revendique le droit de choisir non pas la politique, mais l'intimité, en guise de matière romanesque. Le minuscule, le singulier, plutôt que le pluriel. Ce qu'elle appelle « la tragédie du quotidien » plutôt que la tragédie de l'histoire³¹.

La paralysie du mari est lue comme une « Métaphore de la paralysie d'un couple qui s'enlise »³², ainsi que l'explique le magazine people *VSD*. La seule réserve d'ordre moral vient d'Alain Delaunois qui, dans le quotidien belge *Le Soir*, trouve l'exercice « parfois trop amer, qui entraîne par moment le roman dans un exercice d'autoflagellation excessif », mais, conclut-il néanmoins, *Mari et femme* confirme « [...] que le roman israélien devra désormais compter sur le scalpel acéré de Zeruya Shalev »³³.

Certains critiques voient néanmoins dans cette paralysie du couple une « parabole politique » des relations israélo-palestiniennes, comme l'explique Emmanuelle Deschamp dans *Air France Madame*, « car, poursuit-elle, c'est une Israélienne qui nous parle d'espoir et de réconciliation »³⁴. « Le couple, symbole voilé de la dégradation des rapports israélo-palestiniens, s'enfonce dans la violence »³⁵, écrit de son côté Marie-Laure Delorme dans *Le Journal du Dimanche*. On notera que, contrairement à *Vie amoureuse*, l'évocation de la dimension politique ne constitue plus l'apanage des critiques masculins.

La métaphore du couple désuni sert de lien entre le passé et le présent, comme le laisse entendre Marc Weitzmann dans *Les Inrockuptibles* :

Jérusalem (les paysages, d'ailleurs, plus que la ville) charge cette histoire conjugale, l'envahit d'une ombre inquiétante. Ainsi, lorsque Oudi apparemment guéri, le couple s'offre une escapade

30. Marianne Rubinstein, *Pages des libraires*, juin-juillet-août 2002.

31. Nathalie Crom, *La Croix*, 21 février 2002.

32. O. Be., *VSD*, 28 février 2002.

33. Alain Delaunois, « Scènes de ménage », *Le Soir*, 6 février 2002.

34. Emmanuelle Deschamps, *Air France Madame*, avril-mai 2002.

35. Marie-Laure Delorme, « Tu n'as pas encore pigé ce qu'était une famille ? », *Le Journal du Dimanche*, 24 février 2002.

dans le désert et qu'il digresse, dans la voiture, sur les deux royaumes juifs antiques, Juda et Israël : « Pourquoi les sont-ils scindés, je lui demande, non, la question est, pourquoi se sont-ils unis, car, entre eux, c'est la séparation qui était naturelle, elle datait du temps des temps... Je baisse les yeux, pourquoi me semble-t-il qu'il parle de nous... »³⁶.

Cette traversée sur royaume antique de Judée n'a pas échappé à la critique de *Biba*, qui n'établit cependant pas de lien avec le présent³⁷.

Forme et style

Sans surprise, les qualités formelles sont, dans ce cas aussi, plus développées dans la presse intellectuelle. La lecture esthète s'impose, mettant en avant l'originalité du style. Dans *Télérama*, Pierre Sorgue analyse cette « écriture, profondément originale », « découverte en France avec *Vie amoureuse* » :

[...] elle file de virgule en virgule, accroche en quelques mots une profusion de détails – une lumière, des gens, des matières, un geste –, saute d'une pensée, d'une émotion à l'autre, forcément du coq à l'âne, comme dans la vie. Il y a ensuite une formidable vérité dans la transcription de tous ces sentiments controversés qui se bousculent dans l'ordinaire des relations humaines : générosité, noblesse, mais aussi égoïsme, mépris et méchanceté parfois.

Et de conclure : « C'est donc que l'on a affaire à de la littérature. »³⁸

Pour Marianne Rubinstein dans *Pages des libraires*, « l'originalité de son style, en particulier son art du dialogue indirect qui passe toujours par la médiation de la narratrice, donne à *Mari et femme* un ton si alerte que l'intrigue, pourtant réduite, semble se déployer comme celle d'un roman policier »³⁹. Même dans la presse féminine on souligne les qualités de l'écriture. On lit ainsi dans *Cosmopolitan* : « Encore une histoire de couple, qui prend cette fois une dimension que peu d'écrivains savent lui donner. Parce que, si le couple est ordinaire, l'écriture ne

36. Marc Weitzmann, « Chaînes conjugales », *Les Inrockuptibles*, 22 janvier 2002.

37. M.W., *Biba*, avril 2002.

38. Pierre Sorgue, « Coup de cœur », *Télérama*, 30 janvier 2002.

39. Marianne Rubinstein, *Pages des libraires*, juin-juillet-août 2002.

l'est pas. »⁴⁰ La forme magnifie le fond : « Les désillusions du couple, disséquées sans complaisance mais magnifiées par une approche littéraire ambitieuse et personnelle », explique Elisabeth Barillé dans le magazine *Atmosphères*⁴¹.

Une unique note critique sur la forme vient de Suisse. Alain Favarger, dans *La Liberté*, trouve que « le seul défaut du livre est sa prolixité, qui en amenuise la portée, alors qu'un récit plus ramassé eût été en l'espèce plus efficace et plus émouvant »⁴².

Références

Les références évoquées pour ce roman sont moins nombreuses, sans doute parce que l'auteure est déjà connue et n'a donc plus besoin de faire-valoir. Marc Weitzman éprouve cependant le besoin de préciser dans *Les Inrockuptibles* que la « richesse romanesque » de *Mari et femme* « doit moins à Régine Desforges qu'à Franz Kafka »⁴³. Pour Muriel de Brusle dans Paru.com du 22 janvier 2002, c'est le style d'Albert Cohen qu'évoque ce roman. Est-ce parce qu'il s'agit d'un romancier juif que cette référence assez improbable pour Shalev (qui m'a dit ne l'avoir jamais lu) émerge ?

C'est de l'univers d'un cinéaste, Ingmar Bergman, dans ses *Scènes de la vie conjugale*, que Gérard de Cortanze rapproche *Mari et femme* dans *Le Figaro littéraire* où il consacre un dossier aux récits portant sur les rapports amoureux, à travers les romans de Ludmila Oulitskaïa, Ha Hin, Stephen Mccauley et David Lodge. Pour lui, celui de Zeruya Shalev est « le plus sombre et le plus fort » :

Zeruya Shalev écrit sans pathos, à vif, met à nu les sentiments avec un petit couteau bien pointu et aiguisé. Son interminable histoire d'amour en décomposition n'évoque ni Stendhal ni les troubadours, ni Roméo et Juliette ni Don Juan, aucune grande élaboration symbolique, aucun mythe, rien de culturel, de douloureux ravissement, d'imaginaire. Elle passe au crible les motivations réelles des couples : oppression, envie, manipulation, médisance, vulgarité, violence cachée⁴⁴.

40. *Cosmopolitan*, juin 2002.

41. Elisabeth Barillé, *Atmosphères*, mai 2002.

42. Alain Favarger, « La décomposition du couple selon ZS » *La Liberté*, 7 février 2002.

43. Marc Weitzmann, « Chaînes conjugales », *Les Inrockuptibles*, 22 janvier 2002.

44. Gérard de Cortanze, « Les histoires d'amour finissent mal », dossier *Le Figaro littéraire*, 10 janvier 2002.

La réception de ce second roman atteste la reconnaissance acquise par Zeruya Shalev dans le champ littéraire français. Il est moins nécessaire désormais de la comparer à de grands auteurs du passé pour la légitimer comme écrivaine. Si certaines critiques suggèrent une lecture politique, c'est une lecture esthète, centrée sur le roman de l'individu et du couple, qui prévaut. La suite de sa trajectoire confirmera cette reconnaissance, jusqu'à sa consécration en 2014 par le prix Femina étranger pour *Ce qu'il reste de nos vies* dont plus de 30.000 exemplaires étaient écoulés quelques mois après sa sortie en France.

Conclusion

La lecture de dossiers de presse a parfois quelque chose d'attristant : nombre de soi-disant « critiques » ne sont que des reprises de l'argument de présentation du livre envoyé par l'éditeur, quand ce n'est pas le résumé en quatrième de couverture. Celles et ceux qui prennent la peine de lire le livre se contentent souvent d'en restituer l'intrigue. L'analyse formelle, la mise en perspective de l'œuvre se font de plus en plus rares. A fortiori lorsqu'il s'agit de littérature étrangère et d'auteurs débutants. Parfois des analogies sont suggérées avec de grands noms, mais elles sont rarement étayées par une analyse textuelle et relèvent plus souvent de la libre association que d'un lien véritable avec les auteurs cités en référence. La réception des livres de Zeruya Shalev n'échappe pas à ce constat de la pauvreté de la critique, à quelques notables exceptions près, comme on l'a vu. On se demandera : à quoi bon y consacrer une étude ?

C'est que la critique nous révèle un « horizon d'attente », pour reprendre le concept employé par Hans Robert Jauss (1972) afin de décrire le processus de réception : elle révèle les normes morales, sociales et esthétiques d'une culture, ainsi que les attentes par rapport à la littérature. Elle est aussi un indicateur de comment les critiques lisent les œuvres.

Les recensions françaises des romans de Zeruya Shalev reflètent une des évolutions importantes de la critique depuis le XIX^e siècle, qui est la tendance s'abstenir de jugement moral, notamment concernant les descriptions de la sexualité (car nombre de critiques émettent des jugements moraux sur des questions éthico-politiques comme le racisme), et surtout la distinction entre représentation et apologie. Ces tendances sont le fruit d'un long processus de conquête de l'autonomie de la littérature par rapport à la morale, comme je l'ai montré ailleurs (Sapiro, 2011b).

Cependant, l'autonomie de la littérature est remise en cause d'une autre façon à l'heure actuelle par la tendance croissante à réduire l'œuvre à l'intrigue, les rares allusions au style, à la traduction, la quasi absence de mise en perspective histo-

rique, et plus encore littéraire, le désintérêt pour les principes de composition du récit, qui caractérisent de manière générale la critique contemporaine. Faut-il y voir un effet mécanique de la réduction de la place de la critique dans la presse ? Pas seulement. Il faudrait évidemment faire une étude des trajectoires des critiques, ainsi que de leurs conditions de travail : manque de temps, espace limité pour les recensions, faible rémunération, impossibilité de se spécialiser, etc. Mais c'est aussi un effet des transformations de l'espace public, pris dans la logique de la médiatisation et du *storytelling*, où la notion même de critique semble perdre son sens.

Plus spécifiquement sur la littérature israélienne, la réception de l'œuvre de Zeruya Shalev témoigne des attentes par rapport à cette littérature – attentes qu'elle livre des éléments ethnographiques et socio-politiques sur la situation de ce pays. On y cherche par exemple des métaphores de la situation qui n'ont pas été envisagées par l'auteure⁴⁵. Or ce type d'attente s'observe souvent dans le cas des littératures périphériques : on n'attend pas de la littérature américaine qu'elle livre des éléments ethnographiques, parce que son message paraît d'emblée universaliste, ce qui traduit sa position dominante. En même temps, le cas de Zeruya Shalev montre que la littérature israélienne est parvenue à transcender cet horizon d'attente et à atteindre cette universalité si souvent déniée aux littératures dominées.

Bibliographie

BEN-ARI Nitsa, 2006, *Dikkuy ha-eroṭiqa:tsenzura we-tsenzura 'atsmit ba-sifrut ha-ivrit 1930-1980*, Tel-Aviv : Tel Aviv University Press.
[Traduction anglaise : BEN-ARI Nitsa, 2006, *Suppression of the Erotic in Modern Hebrew Literature*, Ottawa: University of Ottawa Press.]

BOURDIEU Pierre, 1992, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris : Seuil.

45. Je ne veux pas dire que l'auteur est le seul détenteur de l'interprétation de son œuvre ; celle-ci est aussi le fruit d'une appropriation par les lecteurs, qui peuvent y voir des aspects dont l'auteur n'a pas conscience. Et l'espace de l'interprétation est certes ouvert, mais jusqu'à un certain degré. Dans le cas présent, aussi séduisantes soient-elles, les lectures socio-politiques de *Mari et femme*, dans lesquelles l'auteure ne se reconnaît pas, tiennent plus aux représentations que les critiques se font de la littérature dans ce pays en général qu'à une véritable analyse du roman.

JAUSS Hans Robert, 1978, « L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire », in *Pour une esthétique de la réception*, Paris : Gallimard, coll. « Tel ».

SAPIRO Gisèle, 2002, « L'importation de la littérature hébraïque en France. Entre communautarisme et universalisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 144, p. 80-98.

SAPIRO Gisèle, 2008, « Les collections de littérature étrangère », in Gisèle SAPIRO (dir.), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'ère de la mondialisation*, Paris : CNRS Éditions, p. 175-209.

SAPIRO Gisèle, 2011a, « À l'international », in Alban CERISIER et Pascal FOUCHÉ (dir.), *Gallimard, un siècle d'édition*, Paris : BNF/Gallimard, p. 124-147.

SAPIRO Gisèle, 2011b, *La Responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale en France (xix^e-xxi^e siècle)*, Paris : Seuil.

Résumé : Cette étude porte sur la réception critique des deux premiers livres de Zeruya Shalev, *Vie amoureuse* et *Mari et femme*, respectivement parus en traduction française chez Gallimard en 2000 et en 2002, à partir des dossiers de presse conservés par l'éditeur. Par-delà la réception de ces deux romans, que j'examinerai tour à tour, j'essaierai de suggérer, en mettant cette étude de cas en perspective avec mes travaux antérieurs et en cours (Sapiro, 2002, 2008, 2011a), une réflexion sur que ces critiques nous disent de la réception de la littérature israélienne et plus largement des littératures étrangères en France (j'inclurai les articles parus en Belgique et en Suisse à titre comparatif).

Mots-clés : littérature israélienne, littérature étrangère, réception, critique

*Abstract: In 2014, Zeruya Shalev won the prestigious Femina prize for foreign literature. This study of the reception of her first two novels translated in French in the written media examines judgments formulated at the two poles of the field of criticism, the pole of small-scale circulation and the pole of large-scale circulation, using Bourdieu's field theory. Despite the difficulty for a newcomer from the periphery of the world market of translation to gain attention in central places like Paris, Zeruya Shalev obtained both literary recognition and attention from the media targeting a broader public. While the reception of her first novel, *Love Life*, was surrounded with a sulfurous perfume, the second, *Husband and Wife*, confirmed her full literary recognition.*

The paper analyzes the critical reception from four standpoints: morality, form and style, historical perspective and references. This case study is situated in the broader perspective of the reception of Israeli literature and of foreign literature in France.

Keywords: Israeli Literature, Foreign Literature, Reception, Critics

תקציר: בשנת 2014 זכתה צרויה שלו בפרס הספרותי היוקרתי "פמינה". מאמר זה בוחן את התקבלותם של שני הרומנים הראשונים שתורגמו לצרפתית במדיה הכתובה הן זו המיועדת לתפוצה בקנה מידה מצומצם והן זו המיועדת לקנה מידה נרחב, אם להשתמש במונחים שטבע בורדיה. למרות הקושי העומד בפני פנים חדשות מן הפריפריה לעורר עניין בשוק התרגומים הבין-לאומי, ובמיוחד במקום מרכזי כמו פריז, הצליחה צרויה שלו לזכות בהכרה ספרותית ובתשומת הלב של המדיה הכתובה המיועדת לקהל הרחב. בעוד שהתקבלות הרומן הראשון, חיי אהבה, היתה אפופה בניחוח שערוריתי, התקבלות הרומן השני, בעל ואשה, אוששה את ההכרה בערכה הספרותי. המאמר יבדוק את הליכי ההתקבלות על פי ארבע נקודות מבט: גישה מוסרית, שאלות סגנון וצורה, פרספקטיבה הסטורית ואזכורים ספרותיים. חקר מקרה זה הוא חלק ממחקר רחב יותר על התקבלותה של הספרות הישראלית וכלל הספרות הזרה בצרפת.

מילות מפתח: ספרות ישראלית, ספרות זרה, התקבלות, ביקורת